



CET ÉTÉ LÀ

Un film de Éric Lartigau

Avec Rose Pou Pellicer, Juliette Havelange, Marina Foïs, Gael García Bernal, Chiara Mastroianni

Sortie 4 janvier 2022

Durée 99 min

Download pressmaterial <https://www.frenetic.ch/fr/espace-pro/details/++/id/1219>

RELATIONS PRESSE

Eric Bouzigon
eric@filmsuite.net
079 320 63 82
www.filmsuite.net

DISTRIBUTION

FRENETIC FILMS AG
Lagerstrasse 102
8004 Zürich
www.frenetic.ch



SYNOPSIS

Adapté du roman graphique japonais éponyme de Mariko et Jillian Tamaki, le nouveau film d'Éric Lartigau raconte le passage de l'enfance à l'adolescence de deux jeunes filles.

Dune a 11 ans. Comme chaque été, elle rejoint avec ses parents leur maison au bord de l'Océan où l'attend Mathilde, 9 ans. Une amitié sans faille où l'on écroule des cabanes trop petites, où l'on se désole de la forme des nuages, où l'on jalouse en un haussement d'œil le croptop d'une ado, où l'on couvre du regard, médusées, le fiancé de celle-ci, où les films d'horreur effraient moins qu'avant. Un été où l'enfance s'éloigne un peu plus...



ENTRETIEN AVEC LE REALISATEUR ÉRIC LARTIGAU

À l'origine du film, il y a une bande dessinée du même nom, de Mariko et Jillian Tamaki : qu'est-ce qui vous a donné envie de vous en saisir ?

Je voulais travailler à nouveau sur la famille. Parce qu'on est dans la vie, parce que ça parle à tout le monde, et parce qu'il n'y a rien de plus chiant que la famille et de plus fabuleux en même temps (rires) ! Et ça, pour un réalisateur, c'est la possibilité d'aller aussi bien dans le drame que dans la comédie. C'est un thème qui me passionne et que j'explore dans chacun de mes films, que ce soit L'HOMME QUI VOULAIT VIVRE SA VIE, PRÊTE-MOI TA MAIN, #JESUISLÀ, LA FAMILLE BÉLIER ... À chaque fois, sur des registres totalement différents, mais qui, au fond, posent la question de la transmission : qu'est-ce qu'on fait de l'éducation qu'on a reçue ? Comment on digère l'héritage familial, comment on l'intègre, comment on l'affronte, comment on s'en sépare ? Être parent, c'est être un repère, proposer un axe, offrir un aiguillage possible... Mais sans demander à l'enfant de compenser un manque ou d'apaiser ses propres angoisses. Supporter qu'il en fasse ce qu'il veut, qu'il puisse s'en émanciper, de la manière la plus libre, la plus ouverte qui soit, et sans jamais le juger. C'est l'art du dosage, et il est délicat. Comme homme, comme fils, comme père, ça me fascine. Et à l'âge où l'enfant commence à faire ses propres choix, ça m'émeut. CET ÉTÉ-LÀ raconte ce parcours initiatique: j'ai lu la BD en moins d'une heure et quand je l'ai refermée, j'étais embarqué. J'ai tout de suite rappelé Alain Attal, mon producteur, qui me l'avait fait envoyer. On s'est vus une demi-heure plus tard, très heureux, tous les deux, de se lancer dans ce nouveau projet.

Dune et Mathilde, les héroïnes du film, sont pré-adolescentes : c'est aussi un film sur ce drôle de moment où on quitte l'enfance...

C'est un des âges clé. Un des premiers d'une vie. Celui des premières observations, des premières questions. Celui où les phrases des parents, tout à coup, prennent sens et résonnent autrement. Celui où on soulève un caillou, et où on regarde ce qu'il se passe en dessous. C'est un éveil, et, au fond, le début d'une perte d'innocence. Moi, pré-ado, je m'en suis pris plein la gueule : le monde extérieur m'angoissait, il me rendait infiniment triste, et en même temps, j'étais très heureux parce que je faisais le con tout le temps pour compenser... À cet âge, en termes d'hormones, et d'émotions, c'est la folie : tout fait feu d'artifice, ça part dans tous les sens et tu passes du rire aux larmes en un millième de seconde. Filmer ces personnages, c'était capter cette fragilité-là, et fixer cette période si précieuse de la vie. À condition de rester à hauteur d'enfant, avec les mots, comme avec les images.

Vous avez adapté la BD avec Delphine Gleize. Comment avez-vous travaillé, tous les deux ?

C'était elle qui tenait la plume, et c'était très agréable. Je connais Delphine depuis longtemps, et pour moi, il était évident que ce scénario s'écrirait avec elle. Elle a un humour et un détachement que j'adore, et en même temps, une grande capacité à être dans le présent et à analyser, de manière très fine, le monde qui nous entoure. Et son regard se fait sans jugement : elle est d'une profonde humanité. Je déteste le jugement. On a passé des semaines à échanger sur le film et sur les pré-ados qu'on avait autour de nous, pour être au plus juste dans les dialogues. Après, j'ai utilisé la même méthode que pour L'HOMME QUI VOULAIT VIVRE SA VIE, tiré d'un roman de Douglas Kennedy. Je travaille par étapes : d'abord, je lis sans notes. Ensuite, j'y reviens, je stabilise tout ce qui me plaît, et j'en tire l'idée générale vers laquelle je veux amener l'histoire et les personnages – en accord avec Delphine évidemment. À ce moment-là, on a tout le texte d'origine en tête, on l'a épuré, et on a la synthèse... Alors on fait pomme Z. On oublie la BD, pour raconter notre propre histoire – sauf si on a besoin de se replonger dedans pour se souvenir de certains détails. L'idée, c'est de respecter la trame de l'auteur, et de garder une cohérence avec l'œuvre – sinon, quel intérêt ? Autant partir d'une page blanche... Mais l'histoire, je la raconte à ma manière.

Qu'avez-vous, alors, modifié ?

Dans la bande dessinée, les parents ne sont pratiquement que des ombres. Delphine Gleize et moi avons voulu les faire exister vraiment, pour replacer cette question de la transmission au centre de l'histoire. Mais le « qu'est-ce qu'on garde, qu'est-ce qu'on jette ? », c'est aussi avec la présence de cette caméra, dans les mains de Dune, qu'on l'incarne : nous l'avons ajoutée au scénario. Elle est là pour fixer un ressenti, une seconde, le ciel, la nuit, tout : c'est son journal intime. À la fois – et elle le dit, d'ailleurs, au moment où elle regarde PIRANHA avec sa copine Mathilde », filmer la protégée d'une réalité trop intense, y ajoute un filtre, crée une distance... Et en même temps, elle lui permet de s'exprimer. Au départ, sur le tournage, je laissais Rose tourner dans les scènes sans rien lui dire. Et puis j'ai commencé à suggérer : « tiens, tu pourrais t'intéresser à ça... Et là, qu'est-ce que tu vois ? » C'était incroyable : elle zoomait à des endroits improbables, elle savait fixer un détail, dans une image, une émotion, une expression... Des choses que je n'aurais jamais faites, où alors très différemment. Les images les plus fortes, tournées avec sa caméra, sont vraiment les siennes. La mienne n'a eu qu'à s'adapter. C'est une façon d'adopter son regard : la hauteur d'enfant, elle est là. Mais je le fais avec chacun de mes personnages : je les aime tous, je les défends tous. Je ne me mets jamais « au-dessus ».

Cette transmission, dans ce film, se fait entre femmes, sur trois générations. Pourquoi les mettre au premier plan ?

Profondément, je pense que chacun, homme ou femme, fait ce qu'il peut. Qu'on se débat tous, dans notre coin, avec nos parts féminines, et nos parts masculines. Avec ce que nos réflexes occidentaux et notre éducation judéo-chrétienne nous ont légué. Avec nos valises... Après, il y a, entre les hommes et les femmes, une différence difficilement dépassable : sur la trajectoire des femmes, il y a cette horloge biologique impitoyable qui leur dit « voilà, toi, tu en es à ce stade-là ». C'est terriblement injuste, c'est incontrôlable, ton corps va raconter une autre histoire.

Comment passer ce cap-là ?

Certaines régleront le problème en dix minutes. Pour d'autres, ce sera beaucoup plus difficile. Pour toutes, c'est bouleversant. Sarah, comme Dune, est en pleine transition : elle a un deuil à faire, et elle doit apprendre à vivre avec le fait qu'elle ne pourra plus avoir d'enfant. Face à elle, Thiago est complètement démuni. Il est très amoureux, il voudrait pouvoir l'aider, il essaie

de positiver, de dédramatiser, de faire revivre le couple... Sauf que lui, il peut. Il sait qu'il existe, pour lui, cette possibilité, même inconsciente, de faire un autre enfant. Alors, oui, c'est son histoire à lui aussi... Mais c'est son corps, à elle. Dune, elle, sait tout ça sans le savoir. Personne ne le lui a vraiment dit : sa mère ne lui a pas bien raconté, elle ne l'a pas vraiment entendue... Et c'est toujours étrange d'observer ce décalage entre les faits, et la façon dont ils sont racontés, et puis même perçus.

Comment avez-vous choisi votre casting ?

Pour les petites, j'ai travaillé avec Elsa Pharaon, une directrice de casting incroyable. Avec sa fille et son assistante, elles ont posté des messages sur les réseaux sociaux : en une journée, on a reçu mille cinq cents réponses – et trois mille au total. Une centaine d'essais ont été filmés. Je les ai visionnés, en plein confinement, et dès que j'ai vu Rose Pou Pellicer (Dune) et Juliette Havelange (Mathilde) j'ai pensé que ça pouvait être elles. D'autant que, dans ma tête, je les ai très vite associées. On a organisé un premier zoom, et puis on s'est rencontrés tous les trois, à Paris. On a commencé par discuter de tout et de rien. Je voulais les entendre parler de leurs envies, de ce qui les animait, de leurs centres d'intérêts... C'était un moment joyeux, léger, très rigolo. Elles étaient d'une grande fraîcheur et peu à peu, la timidité s'en allait : c'était hyper joli à observer. Au bout d'une trentaine de minutes, j'ai pris ma caméra et j'ai commencé à filmer. En sortant, je savais que j'avais mon duo. Je vais vers mon scooter, j'entends un vieux 4X4 brinquebalant passer. Je lève la tête, je vois le père de Rose, avec sa barbe à la ZZ Top, me faire signe, au volant. À l'arrière, Rose lève juste la main, comme ça... Elle me regarde, sans me regarder : un moment de grâce, j'en ai frissonné. Waouh, ce regard... Définitivement, c'était elle. J'ai appelé Alain Attal et je lui ai dit : « on ne cherche plus, on a trouvé ». Là, c'est génial, parce que tu passes à une autre étape dans l'écriture. Même les dialogues prennent une autre résonance. Tu as la couleur, tu as les humeurs de tes personnages, alors tu reprends, tu coupes, tu ajoutes, tu adaptes... Tu gagnes en précision, parce que ça y est, l'histoire est incarnée.

Autour d'elles, les adultes, vous les aviez en tête à l'écriture ?

Pour la plupart, oui. C'est la troisième fois que je tourne avec Marina (Fois) et ce que j'aime, chez elle, c'est sa capacité d'écoute, son intelligence du personnage, et sa force de proposition. Elle a, par ailleurs, un éventail de jeu qui la fait très facilement passer du drame à la comédie : son visage peut être lumineux, ou dur, complètement fermé. Elle pouvait raconter cette façon qu'a Sarah de mettre à distance les autres, d'exprimer une douleur contenue, de se protéger... Et puis je voulais que les parents de Dune aient quelque chose de sexy, pour qu'ils existent aussi comme couple. Qu'ils racontent une histoire d'amour... Il fallait qu'on puisse se dire qu'avant, oui, ils étaient heureux. Donc au moment où j'ai pensé à Marina, j'ai aussi pensé à Gael (Garcia Bernal). Je l'avais rencontré grâce à Thierry Frémeaux, au Festival Lumière : on a passé des nuits entières à se marrer, je l'ai tout de suite beaucoup aimé. Il a une intériorité, une forme de mystère, et un regard toujours très beau sur les gens... Il est foncièrement bon, or il fallait que son personnage le soit pour rester, malgré ces deux années compliquées, auprès de Sarah, et en être toujours amoureux. Alors, il n'a pas les clés, pas les mots, et il passe son temps à s'enfuir... Mais il est là. Et puis Gael amenait un peu d'étranger, d'étrangeté, avec cette langue espagnole si sensuelle, si vivante, si chantante – c'est tellement sexy de les entendre parler, Angela et lui ! Angela (Molina), j'ai mis plus de temps à la trouver. Son personnage, Pépé, est très fort, et il ne devait surtout pas verser dans la caricature... C'est Chiara (Mastroianni) qui me l'a suggérée, et quelle bonne idée ! Elle a dit oui sans hésiter. Quant à Chiara, j'ai tout de suite voulu lui proposer le rôle de Louise, l'amie de Sarah. J'adore sa lumière, sa beauté, son élégance absolument incroyable – elle ne se déplace pas dans l'espace, elle glisse ! (Rires) C'est une fille très intelligente, drôle, vive, curieuse de tout, toujours partante... Avec cette étincelle, dans le regard, la connerie au coin de l'œil... Elle

dégage à la fois une vraie force, et en même temps, cette idée que, d'un instant à l'autre, tout peut s'effondrer. Les grandes actrices, c'est ça : cette dualité, en permanence. C'est tellement vivant...

Comment s'est passé le tournage ?

Toute l'équipe était très joyeuse, très bienveillante, et en même temps hyper concentrée. De toutes façons, je n'arrive pas à fabriquer quoi que ce soit avec du pesant. Pour moi, un tournage, c'est comme une partition commune, que tout le monde joue autour de la caméra... Avec cette spécificité, cette fois, que nos actrices principales étaient des petites filles de dix ans. Donc parler fort, pousser des gueulantes, faire de grands gestes, on évite : on n'est pas avec des objets en cire, mais pour elles, l'intensité en aurait été multipliée par dix. Or, mis à part le fait qu'il est hors de question de les abîmer, il faut faire attention à ne pas perturber leur concentration. À cet âge, c'est le principal problème : il faut qu'elles soient complètement là, sinon, tout d'un coup, le regard s'en va, sur le visage, plus rien ne s'imprime, il n'y a plus rien. D'où le fait qu'on étire le plan de travail d'une dizaine de jours supplémentaires : légalement, on ne peut pas dépasser, avec elles, les six heures quotidiennes... Mais d'où, aussi, la présence permanente d'un coach. Lucas Lecointe était absolument dément. Il était auprès d'elles nuit et jour et leur avait créé un programme sur mesure, hyper varié, fait de jeux ou d'exercices, pour qu'elles soient en éveil, sans être crevées. Qu'elles soient à l'heure le matin, mais reposées. Et prêtes à tourner, quand nous, on l'était. Ça a marché : elles arrivaient sur le plateau, elles connaissaient leur texte au cordeau, grâce à lui... Et elles donnaient tout. Ça, c'est hyper touchant – et c'était pareil avec Louane, dans LA FAMILLE BÉLIER : elles voulaient tellement être au plus juste, bien faire, ne pas me décevoir, qu'elles étaient d'une disponibilité complètement dingue, hyper rapides, toujours d'humeur égale. J'expliquais ce que j'attendais d'elles, je disais « moteur », et c'était tout de suite intégré. On affinait au fur et à mesure des prises, évidemment. Et elles posaient moult questions parfois, mais une fois les informations digérées, leurs réponses étaient toujours « d'accord ». C'était simple. C'était magnifique.

Justement, comment les avez-vous dirigées ?

Je me suis adapté à elles, comme je m'adapte à chacun des comédiens - tout le monde ne peut pas entendre les mêmes choses, de la même façon. Je déteste le rapport de force. Imposer mon point de vue à un acteur ne m'intéresse pas : je préfère créer les conditions pour qu'il y arrive. Avec Rose et Juliette, j'ai fait attention à me mettre, encore une fois, à leur hauteur. Mais comme je l'aurais fait dans la vie : tu ne parles jamais à un enfant comme tu le fais avec un adulte, tu fais attention à ne pas faire mal, à ne pas dévaloriser, à ne pas égratigner... Et ça n'empêche pas de dire les choses. Sur le plateau, ce sont des actrices. Comme metteur en scène, j'ai une idée précise de leur personnage, je sais leur parcours dans le film, j'ai la musique dans la tête et je sais où je veux aller. Après, si, au moment de jouer, à un endroit, la partition est fautive, dans son rythme, ou dans sa manière d'être incarnée, je le vois tout de suite. Là, il faut parfois changer une virgule, glisser un silence entre deux phrases, entendre les propositions faites par les acteurs : j'ai un parti-pris, mais il évolue avec les accidents inhérents à chaque scène. J'aime être surpris. Les choses ne se passent jamais comme tu les avais imaginées, ce serait trop beau - ou pas d'ailleurs... Mais plutôt que de te battre contre ces imprévus, tu t'en sers, tu t'adaptes, tu les transformes et tu en fais une force.

Vous avez tourné dans une région que vous connaissez bien. Ça change quoi, dans votre façon de travailler ?

Je voulais la restituer dans tous ses contrastes possibles, et sa complexité. Pour #Jesuislà, on était au Pays Basque, à une trentaine de kilomètres de l'endroit où j'ai passé toutes mes vacances. Cette fois, on était encore plus près, à Seignosse : c'est vraiment ma région. La manière dont je filme Dune, par exemple, quand elle court derrière la voiture de son père, avec

ce plan qui part des racines des arbres pour monter tout en haut de leur cime, c'est mon regard de gosse sur ces arbres, dans cette forêt, au bord du lac où je traînais tout le temps avec mes potes... J'avais envie de retrouver toute la gamme de mes souvenirs : voir ce ciel passer de l'orage au bleu sans nuages, sentir la chaleur des pins et des fougères, capter ce soleil qui tombe et écrase la forêt, l'humus, et puis qui disparaît, et là, il se met à flotter, et tu rêves de t'allumer un feu de cheminée... Le chef opérateur, Jacques Girault, avec qui je collaborais pour la première fois, a parfaitement compris ce que je voulais. A l'étalonnage, ensemble, on n'a pas hésité à pousser encore ces contrastes, qui, au fond, racontent aussi l'humeur en dents de scie de Rose...

Dans le travail du son, l'intention était la même ?

Oui. Je fais toujours très attention à la bande son, mais là, je voulais aller encore plus loin. Je voulais qu'on soit les oreilles de ces petites filles : elles ne font pas toujours le tri dans leurs ressentis, alors nous, on va tout capter, tout prendre. Je voulais que chaque lieu ait son identité sonore, qu'on en cherche les détails caractéristiques, et puis qu'on les ajoute, tous ces petits sons qu'on entend rarement, et qu'on est si heureux de retrouver, parce qu'ils racontent un moment, un endroit, un monde... Yolande Decarsin, mon ingénieure du son, a entendu mon intention : elle est toujours à l'affût, hyper physique, elle m'a fait de très belles propositions, toujours en accord avec ce que je cherchais. Par la suite, Evgueni et Sacha Galpérine, mes compositeurs depuis L'HOMME QUI VOULAIT VIVRE SA VIE, ont eu ce talent de rendre le point de vue des petites, trouver l'humeur de chaque scène, compléter une émotion à l'image, sans jamais rien surligner ou commenter. C'est très difficile de trouver les bons mots pour expliquer ce qu'on veut à ce stade du travail : c'est tellement intime, la musique... Il faut une grande complicité au départ, et avec eux, je l'ai. Cette fois-ci encore, ça a fonctionné : quand ils m'ont fait écouter leur composition, j'ai tout de suite été bouleversé. Ça a quelque chose de magique... L'enjeu, pour tout le monde, était de « rendre » le bruit de l'eau. D'un bout à l'autre, l'élément aqueux - que ce soit l'océan, la piscine, ou le lac - est extrêmement présent. Il fallait, là encore, trouver la bonne couleur, la bonne profondeur, la bonne réverbération, pour que l'authenticité soit incontestable et qu'on soit, véritablement, collé avec Rose, à l'image. Il fallait faire entendre aussi, ce que l'océan peut avoir d'impitoyable et de si doux à la fois, raconter comment un même décor peut basculer, en un quart de seconde, dans une tout autre ambiance : tout est calme, et puis, la marée monte, et les vagues font quatre mètres, et les courants t'attirent vers le large... Ça se retourne si vite un océan... J'ai failli me noyer plusieurs fois, c'est terrifiant ! Et en même temps, l'océan, c'est fascinant. Pour moi, c'est le lieu du lien et de la peur. Mais j'aime les reliefs, sinon, on s'ennuie.



ENTRETIEN AVEC DELPHINE GLEIZE

Qu'est-ce qui vous a donné envie de co-signer l'adaptation de CET ÉTÉ-LÀ ?

D'abord ? Éric. On s'est rencontrés en 2017. Il siégeait à la commission de l'Avance sur recette, devant laquelle je présentais un scénario. À la sortie, il m'a appelée pour me dire qu'il aimerait, sur un prochain film, travailler avec moi. On s'est vus, et, évidemment, on est devenus amis. Je dis « évidemment », parce qu'il a cette humanité, cette simplicité dans le rapport à l'autre, qui fait que, de façon très intuitive, presque animale, il sait se mettre à la hauteur et à la grandeur de celles et ceux qu'il filme : ses histoires, il les raconte sans ironie aucune, avec beaucoup de respect pour ses personnages, et c'est assez rare... Même avant de le connaître, ça m'avait frappée, dans son travail. Et puis on a en commun une forme d'ironie du désespoir : nos vies respectives nous ont appris qu'on se relevait de tout. Notre amitié vient de là aussi. Alors on s'est dit : « tiens, on va faire un film, où, par l'accès à la vérité, deux enfants vont se remettre de tout ». Et on a commencé à travailler...

Comment avez-vous travaillé ?

On a d'abord beaucoup échangé, pendant deux ou trois mois, tous les deux, avec le roman graphique d'origine sous les yeux. On tournait des pages, ensemble, et Éric me disait ce qu'il ressentait, ce qu'il voulait, ce qu'il aimait chez tel ou tel personnage, dans quelle direction travailler... Au fil de nos discussions, ses propres souvenirs d'enfance remontaient. Je sentais qu'il mettait, dans ces deux petites filles, quelque chose qui venait de lui et qu'il n'avait pas encore exploité. J'avais envie de faire un film qui lui ressemble. Éric était le guide, mais il me faisait toute confiance pour traduire ses sensations, et ses envies : il me laissait écrire, et ça, c'est vachement important. Très vite, on est tombés d'accord pour que la narration, la temporalité du film parte des petites... Et de cette torpeur si particulière à la fin de l'enfance, à son dernier été. Ça, ça parlait beaucoup à Éric et il m'a demandé de travailler dessus.

Donc c'est l'état qui prime sur l'événement ?

On ne voulait pas se placer dans une dramaturgie classique avec : incident déclencheur, obstacle à surmonter, dénouement etc... C'est assez japonais, en fait, mais la nature va jouer tout son rôle. De son observation va naître la narration, parce que, pour les personnages, elle fait écho à quelque chose qu'ils ont enfoui. Ces deux gamines sont en train de quitter l'enfance, elles se transforment, elles regardent le monde autour d'elles et prennent la vie telle qu'elle se présente. Soulever une pierre, voir un cloporte s'enfuir, sentir la pluie tomber, tout cela va les faire avancer, mais sans que ce soit souligné. C'est possible avec Dune et Mathilde parce

qu'elles sont atypiques : leurs émotions ne les débordent jamais, elles en sont les chefs d'orchestre, et, en cela, ce sont elles qui écrivent leur rapport au monde – j'adore ces enfants-là ! Avec elles, on est dans un dialogue souterrain, le film progresse en rampant, sous leurs silences et leurs bouderies... Et dans le refus du psychologique : quand Dune dit « cette année, le sable est moins doux », c'est sa façon de dire « j'ai mal ». Et c'est pour ça qu'elles n'ont pas de téléphone portable : le réseau social, ce sont elles qui le fabriquent, l'alimentent et le démontent. Elles font défiler leurs questionnements sur la vie comme on passe d'une story à l'autre, sans lien de cause à effet. Dans le roman graphique, les héroïnes avaient des sorties, dissonantes, incongrues, en rupture, qui me touchaient beaucoup - un peu comme des haïkus. On en a gardé l'esprit, comme dans cette scène où elles se font un shampoing, sur le radeau, et que Mathilde dit : « y a trop de mort, dans la vie ». Ça raconte cet âge où on voudrait tout comprendre du monde, tout en n'étant que des petits pois qui avancent sur leur chemin... Mais le résultat, c'est que leurs parents vont être amenés à la parole, non pas par un grand conseil de famille, mais simplement par la vie que les petites ont menée cet été-là.

Ce sont des petites filles singulières, c'est aussi un âge particulier...

La préadolescence, c'est une période fugace, mais essentielle. Au cinéma, elle est un peu casse-gueule, parce que réduite, souvent, à la découverte du corps, du désir et des garçons. Dans la BD, il était d'ailleurs toujours question de leurs seins, mais ça, on l'a enlevé. On voulait faire quelque chose de moins organique. Avant les seins, avant les règles, il y a cette prise de conscience du deuil : c'est à cet âge qu'on s'aperçoit que la vie est faite de brisures, de césures et de ruptures. Alors c'est la naissance du « pour toujours », au sens où on aimerait que tout dure toujours... Si elles sont obsédées, par exemple, par la question de la maternité, c'est qu'elles se demandent si on peut aimer quelqu'un, et être aimé par lui, toute sa vie... Ou est-ce qu'on ne finit pas, toujours, par être sa grande déception ? Leur questionnement part de l'amour et du lien. Dune a le sentiment qu'elle n'est plus indispensable pour ses parents, donc il faut qu'elle sache si elle peut l'être pour quelqu'un d'autre. Et c'est ce qu'elle veut, avec Elliott. Quand Éric m'a envoyé la photo de celui qui allait jouer le rôle du fiancé de Margot, je l'ai tout de suite beaucoup aimé : ça n'est pas un grand costaud, pas un héros, ni physiquement, ni dans sa façon de parler. S'il fascine Dune, ça n'est pas parce qu'elle se dit « plus tard, je sortirai avec lui ». Il n'y a pas de désir pour ce garçon plus âgé, à part celui de lui être essentielle. Tout faire pour l'être, de façon un peu forcenée et intrusive, c'est sa manière, à elle, de passer à un âge supérieur : Elliott est une promesse d'ailleurs. D'où sa boucle de ceinture « Colorado » : waouh, le grand Ouest ! Pour Dune, ce garçon doit renfermer une liberté incroyable, quand ce qui nous est montré, à nous, c'est un mec un peu irresponsable, plutôt sincère, mais complètement perdu. En fait, il est juste ce qu'il est. La sortie de l'enfance, dans le film, c'est ça – un peu comme dans le cinéma d'Alice Rochwacher, que j'adore : l'enfant est un passeur de deuil. L'enfance est une mise à l'épreuve des rêves et de l'utopie.

Les femmes sont centrales, dans le film. Que vouliez-vous dire d'elles ?

Le sujet est omniprésent, c'est vrai, et j'y tenais. Mais on ne voulait pas le faire de manière didactique ou frontale. Prenez l'histoire de Sarah, par exemple : dans le roman graphique, on ne la voit, comme tous les adultes, que de $\frac{3}{4}$ dos. Très déprimée, elle n'affronte jamais son enfant et quand elle fait le récit de sa fausse couche, Dune est cachée derrière la porte. C'est comme ça que la gamine l'apprend. Nous, on a voulu que Dune s'empare de l'histoire... Mais sans que, jamais, le mot « fausse-couche » ne soit prononcé. En revanche, on voit, à travers les yeux de cette petite fille, le sang couler entre les jambes de sa mère, on voit Sarah sortir de l'eau en tenant son ventre, on sent la peur, et la douleur... C'était très important, pour moi, de reconnaître ce que vivent les femmes : une fausse-couche, ça ne se passe pas forcément aux toilettes, avec un petit cachet, trois séances de psy, et hop, c'est fini ! C'est un monstre,

avec des ramifications silencieuses, et redoutables, qui touche tout l'entourage et en particulier, les autres enfants. Surtout si ça n'est pas nommé, pas dit... Cette question-là était très importante pour moi. Et puis il y a cette phrase, prononcée par Pepe/ Angela Molina, la grand-mère de Mathilde : « il faut leur lâcher la grappe, aux femmes ». Je le pense vraiment. Il faut arrêter avec cette histoire d'instinct maternel à tout prix. Je suis contente, parce qu'on commence à en parler : ce qu'il se passe, entre une mère et enfant, c'est avant tout une histoire qu'elle va pouvoir se raconter, avec lui, pour l'accueillir. Sauf que parfois, ça ne se produit pas. Parfois, les mères n'y arrivent pas. Et ça, c'est la vraie vie. Ça existe. Donc quand Dune dit à Pepe « mais on ne peut pas le donner, son bébé », c'est justement pour dire que, si, on peut, quand l'histoire ne s'est pas faite, parce qu'il vaut mieux qu'il soit aimé ailleurs, ce bébé... Je trouvais ça très fort que ce soit cette femme entre deux âges, Angela Molina, d'une beauté folle, créature sortie d'un conte, avec ce naturel tellement dingue, qui offre cette leçon de vie à la petite. Qu'elle dise « grappe », ça n'est pas pour rien : tout part de là, de ce qu'on fait aux petites filles, quand on leur dit : « toi, t'as pas de zizi » ... Commencer par ce qu'elles n'ont pas... Mais c'est le début de la cata ! Surtout qu'on en a une, de grappe. Alors, qu'on nous la lâche. Qu'on nous laisse, par exemple, avoir les maternités qu'on veut. Et si dans le film, il est question d'IVG, d'adoption, et de fausse couche, c'est pour ça : désacraliser la maternité, en la rendant multiple. Mais le faire, en passant par le regard des petites.

Au milieu de toutes ces femmes, il y a Thiago, le père de Dune. Comment le définiriez-vous ?

Comme Elliott, ça n'est pas un gros bras, pas un catcheur médaille d'or... Ça, ça me touche beaucoup. D'ailleurs, dans la scène de bagarre sur la plage, c'est Marina/Sarah qui fout la torgnole. C'était très important qu'il soit ce roc, toujours amoureux, toujours à l'écoute, tout en ayant ces velléités de fuite... Sauf qu'il part pour redevenir un enfant, pour se construire des cabanes, comme les petites... Et qu'il revient toujours. Il est indéboulonnable. Il n'est pas question que Thiago quitte Sarah. Il fallait que ce couple se retrouve. Quand elle lui dit : « je vais te quitter ? » Il répond : « Quand ? Demain matin ? Non. J'ai autre chose à faire. » Thiago, c'est cet homme, ce père qui, quoiqu'il arrive, aime d'un amour inconditionnel sa compagne, et son enfant. Et je pense qu'il y a beaucoup d'Éric en lui...

ENTRETIEN AVEC MARINA FOÏS

Quand Éric Lartigau vous a proposé CET ÉTÉ-LÀ, vous avez tout de suite dit « oui » : pourquoi ?

C'est difficile de vous répondre, parce que les « oui » ne sont pas toujours raisonnables ou raisonnés... Les raisons pour lesquelles on choisit de faire un film sont souvent multiples... Mais ça n'est pas parce qu'elles sont floues qu'elles ne sont pas intéressantes. J'aimais ce portrait d'une gamine trop grave, trop inquiète, loin des clichés collés à l'enfance et aux petites filles : elle n'est jamais dans la séduction, ce qui la rend évidemment très attirante et très touchante. J'aimais aussi la petite musique nostalgique du film, nostalgie qui est sûrement celle de Lartigau, celle de l'enfance, de l'été, et des amours perdus ... Et puis il me semblait qu'une certaine dureté du personnage qu'il me proposait était l'occasion pour moi d'expier ma propre dureté - que je ne m'explique pas toujours et que je subis. Ça, plus le fait que j'avais très envie de me marier avec Gael Garcia Bernal... D'ailleurs, tourner avec lui ne m'a pas fait changer d'idée.

Sarah est un personnage complexe, là sans être là, toute en douleur contenue, en amour retenu... Est-elle complexe à jouer ?

Au risque de décevoir, je ne crois pas que ce soit compliqué de jouer un rôle bien écrit, dans un film dirigé par un vrai metteur en scène. Je me demande si jouer ce n'est pas juste s'abandonner à lui, à une histoire, à un plateau... À travers vous et son texte le metteur en scène raconte beaucoup de choses qui vous échappent. Mais aujourd'hui, avec l'expérience, j'adore l'idée de ne pas tout comprendre, et même, de ne rien maîtriser. Après, dans cette époque d'injonctions au bonheur, aux assiettes colorées et équilibrées, et aux filtres Instagram, j'aimais raconter une femme qui n'y arrive pas. Ou, disons, « qui n'y arrive plus », ce qui laisse un espoir... En plus, elle le dit. Elle ne minaude pas. Il y a une honnêteté chez elle qui ressemble à du courage. Et je crois pouvoir comprendre que le doute, la dépression ou la douleur rende égoïste, injuste, pas capable, absent... Que celui qui n'a jamais traversé ce genre de crise lève la main ! Après, comment on les traverse, ces crises, comment on s'éloigne de ceux qu'on aime, comment on se retrouve, comment revient le désir, l'envie, la vie : qui peut bien l'expliquer ? C'est, je crois, ce que dit le film de très beau. Et qui me touche : ça passe, tout passe, ça va aller. Tous les personnages se battent pour trouver, ou pour garder leur liberté. Ça me plaît de raconter ça.

CET ÉTÉ-LÀ est un film sur la famille. Qu'est-ce qu'elle représente, pour vous ?

Je crois que c'est un endroit de grande violence et de grand réconfort à la fois. Ça aspire et ça construit. C'est plus difficile qu'ailleurs d'y trouver sa liberté, mais il n'y a pas de soutien plus fort, alors c'est le lien le plus nécessaire et le plus étouffant. Mais on ne peut dire du mal de la famille que quand on en a une, non ? D'ailleurs, heureusement que la famille existe, sinon je ne suis pas sûre qu'il y aurait le cinéma ou la littérature : c'est avec elle que naissent les premiers amours, les plus grands amours, les plus grands malentendus, les plus grandes douleurs, et les plus grandes joies. Et puis, en chemin, on se construit en parallèle d'autres familles, de cœur et pas de sang, avec, là aussi, des très grands amours, des très grandes joies, et des très grandes douleurs. En fait, la vie n'a rigoureusement aucun intérêt si on est seul.

C'est, aussi, un film sur la préadolescence : quel regard portez-vous sur cet âge de la vie ?

Je suis très solidaire avec tous les enfants de onze à dix-sept ans car c'est un âge de grande turbulence, en butte au mépris et à l'agacement des adultes. Moi, je m'en souviens comme d'une période d'un grand inconfort, avec tellement de questions sans réponse... Vraiment,

soyons tendres avec nos ados – sachant, que, aujourd'hui, elle commence à cinq ans, by the way.

Après L'HOMME QUI VOULAIT VIVRE SA VIE, c'est la deuxième fois que vous tournez avec Éric Lartigau : quel réalisateur est-il ?

Lartigau est l'une des personnes les plus empathiques que le monde n'ait jamais portées. Sa curiosité des autres est infinie, sa capacité d'aimer aussi. Et, non, cette réponse n'est pas mièvre, elle est vraie : je pense que tous ses films sont teintés de cette humanité-là. Ça donne, à son regard sur les autres, la force et le pouvoir de faire naître en eux de très grandes émotions, avec des choses toutes simples, qui, de loin, pourraient ressembler à des détails.

Comment s'est passé le tournage, avec vos partenaires de jeu ?

J'ai un amour infini pour Gael et pour Chiara. Chiara est une amie. Mais ma proximité avec elle ne m'empêche pas d'apprécier sa très grande intelligence, et sa très grande beauté, son humour corrosif, sa culture et son humilité. Elle est tout ça, ce qui fait d'elle quelqu'un de rare. Et de très élégant aussi, comme Gael. Gael, je l'adore. On a beaucoup parlé, beaucoup ri... Il arrive avec sa filmographie magnifique, ses yeux verts et son rire : c'est impossible de résister. Et puis chaque prise est différente, il est foutument libre et inventif. Et puis il a, comme les plus grands, cette petite distance toujours qui le rend terriblement généreux. Je rêve de tourner encore plein de films avec lui. – voilà, c'était ma réponse Pure people (rires).



ENTRETIEN AVEC CHIARA MASTROIANNI

Vous êtes Louise, l'amie aussi fidèle que lunaire, de Sarah. Qu'est-ce qui vous plaît, chez elle ?

Elle est très loin de moi, mais justement, elle m'amuse beaucoup. Elle a une vitalité de dingue, et elle est un peu perchée, avec son côté New Age, obsédée par les médecines parallèles et le jus de betterave. Elle croit à son truc. Pour autant, elle n'est ni coupée du monde, ni coupée des autres : elle s'occupe de sa mère, de sa fille, de Sarah... Sauf qu'elle le fait de façon assez paradoxale : tout en douceur, et en bienveillance, et en même temps de manière très directe, voire un peu autoritaire. Il y a un vrai décalage, chez elle, et une forme de liberté – tu sens que, comme toutes les femmes du film, elle s'est un peu débrouillée toute seule. En revanche, il n'y a aucune malice, chez Louise, aucune méchanceté. Simplement, elle est sans filtre. Et ça, c'est très drôle à jouer. Les scènes, avec elles, sont légères, rigolotes. Et moi, j'avais envie de ça : être dans une comédie, aller là où je n'ai pas tellement l'habitude d'aller...

Cette légèreté, vous l'avez retrouvée, sur le tournage ?

Oh oui ! Qu'est-ce que j'ai aimé être là-bas, avec cette équipe là... Il y avait quelque chose de très vivant, c'était un moment suspendu, en pleine nature, loin de nos vies, avec ce mélange des langues, et puis tous ces gens particulièrement drôles... Mais ça, c'est le talent d'Éric. C'est son instinct, d'avoir su monter ce groupe, pour rendre cette ambiance, et raconter cette histoire. Il est très rapide, Éric. Dans la vie, c'est quelqu'un qui a beaucoup d'humour, de répartie, et d'auto-dérision. Sur un plateau, c'est pareil : il est rapide. Pas au sens de « c'est vite plié », mais au sens où il sait très bien ce qu'il veut, tout en étant très ouvert aux propositions des autres. Son énergie, il sait l'insuffler dans la gestion du plateau, dans sa mise en scène, comme dans sa direction d'acteurs. Et puis il a le sens de la comédie, du rythme que ça demande. Le résultat, c'est un souvenir extrêmement joyeux : on a beaucoup,

beaucoup rigolé, entre chaque scène. Notamment, quand il parlait à Gaël : il est persuadé qu'il parle très bien anglais, alors que pas du tout. Ça donne des phrases qui n'existent pas, et pour nous, des gros fous rires... Sauf que le plus fou, c'est qu'à l'arrivée, ça marche.

Vous connaissez bien Marina Foïs et Angelina Molina. Mais vous découvriez Gaël Garcia Bernal. Quels partenaires sont-ils ?

Avec Marina, c'est facile : quand tu joues avec de très bons acteurs, tout est beaucoup plus simple. Et puis il y a beaucoup de tendresse, et de complicité entre nous. Donc les choses se sont produites de façon assez immédiate, évidente. On avait peu de scènes, mais on n'a pas eu à se poser trente milliards de questions pour rendre crédible cette amitié de longue date entre nos deux personnages... Angela, je la connais aussi depuis très longtemps. J'ai beaucoup de tendresse, d'amitié, et d'admiration pour elle. Pas seulement comme actrice, mais aussi comme femme : son regard, avec les années, n'a pas changé, c'est incroyable ! Il est toujours aussi pétillant, aussi vivant... Elle y a gardé quelque chose de l'enfance. Extrêmement joyeuse, dynamique, drôle, elle adore se marrer, elle est très singulière... Elle aussi, je pense que, dans la vie, elle est assez libre... Originale... Comme le sont tous les personnages du film, et comme l'étaient tous mes partenaires. Gaël, c'est pareil. C'est un acteur d'une douceur et d'une drôlerie folles, et en même temps, il est si émouvant, si lumineux... Moi, j'adore les scènes entre lui et Marina : il amène quelque chose au personnage du père d'assez particulier : un masculin profond et léger à la fois, et bienveillant sans être mou.

Vous avez beaucoup de scènes avec Rose / Dune et Juliette / Mathilde, deux petites filles de dix ans... Comment ça se passe, le jeu, avec des enfants ?

Ils ont, en général, un naturel inné, c'est assez magique... Et très organique, plus que cérébral. Parfois, tu t'inquiètes pour elles, tu as peur qu'elles soient trop stressées, ou fatiguées... Mais ça avait l'air d'aller ! Elles écoutaient les consignes d'Éric, elles étaient hyper concentrées, et on pouvait vraiment bien travailler avec elles. Elles sont super attachantes, avec de vraies personnalités : je les aimais beaucoup. Juliette, qui joue Mathilde, ma fille, lui ressemble beaucoup, avec ce côté hyper direct, quand elle s'exprime, et puis cette poigne, dans sa façon de faire... Rose, elle est marrante, parce que beaucoup plus réservée, plus « intérieure », comme Dune. Elles ont une complémentarité parfaite, toutes les deux. D'ailleurs, elles se sont vraiment liées d'amitié, toutes les deux, et ça, c'est un vrai plus. Et puis j'aime bien leur façon de se parler, pas mièvre, pas mignonnette : elles ne sont pas banales, toutes les deux ! Mais Éric n'a pas essayé de faire du mignon, et la réussite du film, c'est ça aussi.

Que voulez-vous dire ?

Éric a su capter la sortie de l'enfance. Ce moment où, pas encore adolescents, on va vivre nos derniers étés... Il a hyper bien saisi cette ambiance de fin de vacances, ces lieux que l'on quitte, sans savoir si on va les retrouver l'année d'après, ces objets, ces jouets, ces vélos, tous ces petits repères secrets qu'on laisse derrière nous... On a tous connu ça, et on en a tous une forme de nostalgie qu'il a su rendre, sans jamais s'appuyer lourdement dessus. Il arrive à saisir une vérité chez ces petites, sans que ça ait l'air maniéré, sans qu'on voie des enfants réciter – ou des adultes qui les singent. Et ça, ça n'est pas évident à faire. Il n'y a, chez Éric, aucune condescendance envers ces gamines : il se met à leur hauteur, on a le même âge qu'elles. Parce qu'il raconte le parcours de ces petites, mais en y mettant beaucoup de lui-même. Quoi ? Je ne le sais pas exactement. C'est quelqu'un de très pudique, je n'en ai jamais parlé avec lui. Mais cette sincérité, cette authenticité dans la démarche, elle m'a plu.



ENTRETIEN AVEC ROSE POU PELLICER ET JULIETTE HAVELANGE

Comment vous êtes-vous retrouvées sur le film, l'une et l'autre ?

Rose Pou Pellicer ma mère avait trouvé l'annonce sur Facebook, ils ont demandé d'envoyer une photo, et puis une vidéo où je devais présenter un aliment que j'adorais – j'ai choisi des gâteaux au chocolat blanc. Là, ils nous ont fait faire un zoom, et puis ils nous ont dit qu'on devait venir à Paris rencontrer Éric.

Juliette Havelange moi, au départ, je n'y croyais pas beaucoup. Je me disais que je n'irais pas bien loin parce qu'il y avait beaucoup de candidates. Quand ils nous ont appelées pour nous dire de venir, j'étais hyper contente et excitée : j'ai toujours eu envie de faire du cinéma, que ce soit actrice, réalisatrice, ou même écrire un scénario. C'est un monde qui me plaît.

Rose Pou Pellicer moi aussi ! Mais surtout être actrice. J'espère que je vais continuer, après celui-là. J'ai hâte que le film sorte...

Juliette Havelange on est hyper impatientes, en fait ! Nos parents l'ont vu, ils nous ont dit qu'ils étaient fiers de nous.

Comment s'est passée cette première rencontre avec Éric Lartigau ?

Rose Pou Pellicer il a été trop sympa avec nous ! Il nous a fait parler de plein de trucs et puis il nous a dit qu'on pouvait prendre des bonbons.

Juliette Havelange et des Ferrero Rocher. Il nous a dit que notre duo était bien. Et que c'étaient des grands rôles. Il nous a raconté un peu l'histoire : dès le début, j'ai trouvé ça drôle, j'ai bien aimé... Surtout la complicité entre Dune et Mathilde, ça m'a plu.

Rose Pou Pellicer moi aussi, je l'ai trouvé super, le scénario. Parce que c'est une histoire inventée, mais en vrai, elle pourrait arriver à n'importe quelle famille. Et puis nous aussi, avec Juliette, on s'est super bien entendues tout de suite... Même si on n'a pas trop le même caractère... Comme dans le film, en fait !

Juliette Havelange oui, moi j'ai des chats, toi t'as des chiens.

Rose Pou Pellicer et toi t'es beaucoup plus patiente que moi ! Moi, je m'énerve vite, un peu comme Rose.

Juliette Havelange mais on est quand même devenues copines tout de suite, et depuis le tournage, on s'est revues plein de fois.

Toutes les deux, vous ressemblez à vos personnages ?

Juliette Havelange Mathilde, elle est hyper créative, elle invente plein de trucs, elle s'amuse tout le temps... Moi, j'aime bien inventer aussi, mais je fais plus attention à ne pas faire de bêtises. Et puis ma famille est plus chaleureuse : nos vacances, ce n'est pas la même ambiance !

Rose Pou Pellicer moi, pareil ! Au début, quand ils arrivent, Dune et ses parents, ils ne discutent pas trop. Moi, j'ai des frères et sœurs : on se parle, on s'amuse...

Juliette Havelange mais Lucas, notre coach, nous a dit d'imaginer des trucs, sur nos personnages, qui ne sont pas dans le scénario, pour nous rapprocher d'eux : je lui ai donné un nom de famille, à Mathilde, des habitudes, des goûts qui ne sont pas dits dans le film...

Rose Pou Pellicer ... Même si dans le scénario, déjà, on voyait bien qui elles étaient. Quand je l'ai lu, je me suis imprégnée de Dune. Elle me ressemble un peu, elle cache des trucs, comme moi. Elle est inquiète, parce qu'on ne lui dit rien, qu'elle n'est pas au courant de grand chose, mais elle sent que ça ne va pas trop. Et puis elle a envie de grandir, mais en même temps, elle a peur. Moi, je suis un peu pareil : quand tu es adulte, tu dois prendre tes responsabilités et ça, ce n'est pas hyper cool. Tu rigoles moins.

Et le tournage, comment s'est-il passé ?

Rose Pou Pellicer C'était trop cool. A un moment, on est dans une ferme, c'était trop cool... Mais tout était trop cool. Être actrice, c'était trop cool. Tout me plaisait.

Juliette Havelange la fête foraine, c'était le plus cool ! J'avais plus de voix, mais bon... Le soir, on était mortes, mais c'était génial : l'ambiance, le plateau, tourner, tout. Surtout quand il fait beau.

Rose Pou Pellicer ah oui ! La fausse pluie, pendant deux jours... On avait froid, on était en short et en t-shirt...

Juliette Havelange avec un sanglier qui nous fonçait dessus... Même s'il n'était pas vraiment là. Il fallait faire semblant d'avoir peur. Mais notre coach, Lucas, nous a expliqué comment faire.

LISTE ARTISTIQUE

Rose POU-PELLICER	Dune
Juliette HAVELANGE	Mathilde
Marina FOÏS	Sarah
Gael GARCIA BERNAL	Thiago
Chiara MASTROIANNI	Louise
Angela MOLINA	Pépé
Adèle WISMES	Margaux
Hugo FERNANDES	Elliott
Pierre dit Pelo LAVIELLE	Claude
Sandrine VARGAS	Sandrine
Lory FERREIRA	Axel
Ababacar SOW	Jules
Tbatha RAILLARD	Mélane

FICHE TECHNIQUE

Réalisation	Éric LARTIGAU
Production	Alain ATTAL
Scénario, adaption, dialogues	Delphine GLEIZE Éric LARTIGAU
Image	Jacques GIRAULT
Montage	Juliette WELFING
Musique originale	Evgueni & Sacha GALPERINE
Décors	Olivier RADOT
Costumes	Nadine LARTGAU
Son	Yolande DECARSIN Thomas DESJONQUERES Julien GERBER Dominique GABORIAU
Maquillage	Myrian HOTTOIS
Coiffure	Nicolas LE SCOUR
Directrice de casting	Elsa PHARAON
1^{er} assistant réalisateur	Fabien VERGEZ
Directrice de production	Sophie QUIDEVILLE
Distribution Suisse	Frenetic Films